

Parcours Lycéen

- Quels sont les enjeux de la panthéonisation de Joséphine Baker ? A partir des documents ci-dessous, expliquez les enjeux d'une panthéonisation, et plus spécifiquement de celle de Joséphine Baker : enjeux historiques et mémoriels, politiques, et socio-culturels.

Doc. 1 : Pour comprendre ce qu'est une panthéonisation

Anne-Aël Durand, « Panthéon : quels sont les critères pour y entrer ? », *Le Monde*, Les décodeurs, 23 août 2021.

Consultable intégralement sur : https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2021/08/23/josephine-baker-sixieme-femme-au-pantheon-quels-sont-les-criteres-pour-y-entrer_6092143_4355770.html (consulté le 3/10/21)

« Joséphine Baker, sixième femme au Panthéon : quels sont les critères pour y entrer ?

La chanteuse et danseuse Joséphine Baker entrera au Panthéon le 30 novembre, a confirmé l'Élysée, après les informations publiées par *Le Parisien* dimanche 22 août. Née dans le Missouri en 1906, Joséphine Baker, de son véritable nom Freda Josephine McDonald, figure de la Résistance et de la lutte antiraciste, sera la première femme noire à être ainsi honorée dans la nécropole de Paris, ville où elle est morte en 1975.

Que signifie ce geste symbolique d'entrer au Panthéon et comment la décision est-elle prise ? Explications.

A quoi sert le Panthéon ?

L'édifice, dessiné par l'architecte Germain Soufflot en 1764, devait d'abord être une église dédiée à sainte Geneviève, patronne de Paris. En 1791, sous la Révolution française, l'Assemblée nationale a décidé d'en faire un temple laïc, baptisé « Panthéon » en référence aux dieux grecs, pour honorer la mémoire des nouveaux héros de la patrie – un équivalent républicain de la basilique Saint-Denis, nécropole des rois de France.

Au fil des soubresauts politiques du XIX^e siècle, le Panthéon est redevenu une église ou un temple, avant de retrouver sa fonction première en 1885 à l'occasion des funérailles de l'écrivain Victor Hugo. Un décret précise alors que « *le Panthéon est rendu à sa destination primitive et légale. Les restes des grands hommes qui ont mérité la reconnaissance nationale y seront déposés* ».

Qui sont les « grands hommes » honorés ?

En toute logique, le Panthéon a d'abord accueilli des révolutionnaires. Mirabeau fut le premier à y entrer, en 1791, mais aussi à en sortir, victime de disgrâce.

Marat, Lepeletier et Dampierre ont subi le même sort, contrairement aux philosophes Voltaire et Rousseau. Plus de la moitié des « grands hommes » ont été panthéonisés sous l'Empire : pour la plupart, des militaires et dignitaires, aujourd'hui peu connus.

A partir de la III^e République sont honorés de grandes figures politiques (Sadi Carnot, Jean Jaurès, Léon Gambetta), des écrivains (Emile Zola, puis André Malraux et Alexandre Dumas sous la V^e République), des scientifiques (Marcellin Berthelot, Paul Painlevé, puis Pierre et Marie Curie) et, plus récemment, des résistants. Les Justes, qui ont sauvé des juifs pendant l'Occupation, y ont été collectivement honorés en 2007.

Qu'en est-il des femmes ?

Pendant plus de deux cents ans, les « grands hommes » ont été exclusivement des personnalités de sexe masculin. Seule femme au Panthéon, Sophie Berthelot a été inhumée en 1907 pour ne pas être séparée de son mari, le scientifique Marcellin Berthelot.

Ce n'est qu'en 1995 qu'une femme est entrée au Panthéon en reconnaissance de son travail personnel. Il s'agit de la scientifique Marie Curie, découvreuse de la radioactivité – avec son époux Pierre Curie (panthéonisé la même année) – et seule scientifique à avoir reçu deux prix Nobel dans des disciplines différentes, la physique et la chimie.

En 2013, le président du Centre des monuments nationaux, Philippe Béval, préconise, dans un rapport sur la modernisation du Panthéon, de « *rendre hommage à des femmes du XX^e siècle incarnant un message fort d'engagement républicain* ».

Deux ans plus tard, en 2015, deux résistantes, Germaine Tillion et Geneviève de Gaulle-Anthonioz, y sont inhumées, en même temps que deux résistants, Jean Zay et Pierre Brossolette. En 2018, Simone Veil, ancienne déportée et figure politique de premier plan, entre à son tour au Panthéon, aux côtés de son mari, Antoine Veil.

Pour la première fois, la cérémonie d'entrée au Panthéon prévue le 30 novembre n'honorera qu'une femme seule, sans conjoint ou compagnon de lutte. Ce sera aussi la première artiste et la première femme noire.

Qui décide une panthéonisation ?

C'est l'Assemblée constituante qui a pris la première décision d'inhumer une personnalité au Panthéon, puis la Convention a pris le relais en 1794. Napoléon I^{er} s'est ensuite arrogé ce droit sous l'Empire, avant qu'il ne revienne de nouveau aux députés, à partir de 1885. Depuis la V^e République, c'est une prérogative du président de la République. « *Cela fait partie de la redéfinition de*

ses attributions, même si ce n'est pas précisé dans la Constitution, explique Patrick Garcia, professeur à l'université de Cergy-Pontoise et chercheur à l'Institut d'histoire du temps présent. Rien n'est codifié, le président seul choisit et la décision est mise en œuvre par le ministère de la culture. »

Encore faut-il que la personne elle-même ou ses héritiers ne s'opposent pas à une entrée au Panthéon. Ainsi, le général de Gaulle avait précisé qu'il ne souhaitait pas y être inhumé et les héritiers d'Albert Camus n'ont pas souhaité que l'écrivain soit honoré par Nicolas Sarkozy en 2009. Il est aussi possible d'être panthéonisé sans être inhumé dans la crypte : c'est le cas d'Aimé Césaire, inhumé à Fort-de-France (Martinique), à qui l'on a consacré une fresque et une plaque dans le monument parisien, mais aussi de Germaine Tillion et Geneviève de Gaulle-Anthonioz. Ce sera également le cas de Joséphine Baker, dont le corps devrait rester au cimetière marin de Monaco, où elle a été enterrée, selon l'un de ses fils.

Si un simple décret suffit pour acter le transfert des cendres ou du corps du défunt, il faut compter environ deux mois de préparatifs pour organiser l'événement. Remontée de la rue Soufflot, discours, entrée solennelle..., la scénographie très étudiée met autant en avant le président que la personne qu'il souhaite honorer.

Joséphine Baker est décorée de la Légion d'honneur, de la croix de guerre avec palmes et de la médaille de la Résistance, au château des Milandes (Dordogne), le 19 août 1961. AFP

Quels sont les critères d'entrée ?

Le Panthéon est réservé aux « *grands hommes qui ont mérité la reconnaissance nationale* ». Mais aucun texte ne détaille les mérites demandés. En théorie, il n'est même pas obligatoire d'être de nationalité française, même si c'est le cas de tous ceux qui se trouvent aujourd'hui dans la crypte. En 2014, une pétition avait ainsi proposé l'entrée des résistants du groupe Manouchian : la Roumaine Olga Bancic, ainsi que vingt-deux résistants espagnols, hongrois, polonais, italiens ou arméniens.

Toutefois, il existe des critères implicites : on attend une personnalité exemplaire, qui incarne les idéaux de la République (le compositeur Hector Berlioz ou le marquis de La Fayette ont ainsi été écartés pour leur penchant monarchique), et dont le combat fait écho aux valeurs du chef de l'Etat.

L'Élysée a ainsi estimé que Joséphine Baker, par son engagement dans la Résistance et dans la lutte antiraciste, était « *l'incarnation de l'esprit français* ». Le communiqué du 23 août ajoute qu'« *à travers ce destin la France distingue une personnalité exceptionnelle, née américaine, ayant choisi, au nom du combat qu'elle mena toute sa vie pour la liberté et l'émancipation, la France éternelle des Lumières universelles* ».

Des voix s'élèvent désormais pour que le président Emmanuel Macron transfère au Panthéon les cendres de Gisèle Halimi, avocate engagée et militante féministe, morte le 28 juillet 2020. L'Élysée a fait savoir en mai que « *la réflexion* [était] *en cours* », mais son combat pour la décolonisation de l'Algérie rend la décision politiquement sensible. »

Doc. 2 : Un article précurseur : celui de Régis Debray

Régis Debray, « Et si Joséphine Baker entrait au Panthéon ? », *Le Monde*, mercredi 18 décembre 2013, p. 20. Consultable intégralement sur : https://www.lemonde.fr/idees/article/2013/12/16/josephine-baker-au-pantheon_4335358_3232.html (consulté le 3/10/21)

« C'est toujours le présent qui se célèbre lui-même en consacrant tel ou tel fantôme tutélaire. Pourquoi, dès lors, ne pas jouer cartes sur table, sans trop se mentir à soi-même?

En rendant les honneurs du Panthéon à Joséphine Baker, l'époque ne ferait qu'endosser haut et fort ce qu'elle a de singulier, et de plus dynamique. Elle se distingue de ses devancières par ceci que la femme libre, le colonisé, le coloré des confins, le bi ou l'homosexuel, ont fait irruption à l'avant-scène, avec des formes d'art jusqu'alors dédaignées, la danse, le rythme, le jazz, la chanson.

L'esprit des hauteurs a trop censuré le corps, le grand absent des annales homologuées républicaines - même si le sport, la mode et la publicité le rendent omniprésent. Tous ces nouveaux venus, exotiques ou excentriques, n'ont-ils pas éventé notre province? Ils ont, en nous perturbant, beaucoup donné. Notre modernité leur doit son merveilleux, le plus clair de ses battements d'aile et de cœur. On peut leur en rendre grâce.

Des Folies-Bergère au suprême sanctuaire? De la ceinture de bananes à la couronne de lauriers? Profanation! Le Front national accusera. Le burgrave gémira. La vertu hoquettera. Si le kitsch consiste, comme le dit Kundera, à « *se regarder dans le miroir du mensonge embellissant et [à] s'y reconnaître avec une satisfaction émue* » , rien ne serait plus dépaysant, moins hypocrite et narcissique, que de hisser cette Américaine naturalisée en 1937, libertaire et gaulliste, croix de guerre et médaille de la Résistance, au cœur de la nation. Elle est à hauteur d'homme.

L'époque n'est pas au sacrifice? Justement. La Gestapo a quitté la place et personne ne nous demande de faire sauter les trains. On peut encore, en revanche, secouer les apartheidés en réinventant le quotidien. Joséphine Baker n'a pas l'aspect d'une héroïne. C'est une irrégulière. Ce n'est pas un mythe. C'est un exemple. De quoi? D'un affranchissement, qui a bousculé les conformismes et dérangé les lignes.

Dégeler les urnes

On nous répondra : « *Plus politiquement correct, tu meurs.* » Rions de cet éclat de rire. C'était très incorrect, avant guerre, de se produire les seins nus, d'aimer un petit auteur de polar, Simenon, et d'ensorceler cubistes et surréalistes. Et très risqué (chez « les saltimbanques » en vogue, plutôt insolite) d'entrer dans les services secrets de la France libre en 1940, d'épouser en 1955 la cause des Noirs nord-américains (en se faisant chasser des grands hôtels de New York), d'assister en 1966 à la Conférence tricontinentale de La Havane - en soutenant les mouvements de libération latinos - et d'engloutir sa fortune pour entretenir une famille arc-en-ciel avec douze enfants adoptifs, de tous horizons. Légèreté peut rimer avec liberté, et la fantaisie donner au courage une sorte de pudeur.

Tous ceux, toutes celles qui de par le monde ont deux amours, leurs pays et Paris, ne bouderaient pas leur plaisir. Non plus que Senghor, Roumain, Depestre, Césaire, sans oublier Christiane Taubira. Cette sirène des rues pourrait bien nous aider à dégeler les urnes et les statues, à mettre un peu de turbulence et de soleil dans cette crypte froide et tristement guindée.

« *De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace.* » Voir reposer côte à côte la chair et la science, la fantasque et le supplicié, Orphée et Jean Moulin, ne serait pas la pire façon de faire remonter de la vie au sommet de la colline, de fermer les portes de la guerre et d'accorder la République aux temps nouveaux, polyphoniques, frondeurs et bon enfant. »

Doc. 3 : L'analyse du journal *Le Monde*

Editorial, « La leçon de France de Joséphine Baker », *Le Monde*, vendredi 27 août 2021, page 26. Consultable intégralement sur https://www.lemonde.fr/idees/article/2021/08/26/la-lecon-de-france-de-josephine-baker_6092397_3232.html (consulté le 3/10/21)

« Peu de personnalités incarnent aussi brillamment, aussi simplement, que Joséphine Baker, les valeurs que la France républicaine entend porter. En quittant, en 1925, à l'âge de 19 ans, sa ville natale de Saint-Louis (Missouri) pour Paris, la fille d'une blanchisseuse et d'un père inconnu fuit la ségrégation raciale et la pauvreté pour le pays de l'égalité. Toute son existence, aussi bien la façon dont elle se joue des clichés coloniaux sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées, celle des Folies-Bergère ou celle du Casino de Paris, que sa vie sentimentale ou son engagement dans la Résistance, porte la marque de la liberté. Sans compter l'idéal de fraternité universelle de cette infatigable militante contre le racisme et de cette mère d'une « tribu arc-en-ciel » de douze enfants, adoptés aux quatre coins du monde.

En décidant de faire entrer au Panthéon, le 30 novembre, cette Américaine qui avait choisi la France, cette femme noire la première à être admise dans le

mausolée républicain au courage exemplaire et aux engagements constants, cette danseuse infatigable et solaire, Emmanuel Macron opère un choix à la fois judicieux, stratégique et lourd de sens. A l'approche de l'élection présidentielle, le « coup » politique est évident : adresser au pays tiraillé par les divisions et éreinté par la crise sanitaire, un message d'unité, de fierté et d'ambition.

Alors que les questions identitaires et migratoires ne cessent de s'inviter dans le débat public, le président de la République se place sous les auspices d'une figure exemplaire, incontestable, imperméable à toute controverse. Une icône dont le parcours appartient au passé, mais personnifie des messages très actuels : la force et le rayonnement que donnent à la France l'accueil des étrangers et la défense des droits humains; l'universalisme des valeurs issues de la Révolution française; la dialectique des droits et des devoirs : devenue française en 1937, Joséphine Baker a souvent exprimé sa reconnaissance au pays qui lui avait ouvert les bras et elle s'est engagée dans la France libre dès 1940, travaillant pour les services secrets, notamment en transmettant des documents lors de ses tournées en Afrique du Nord et dans le Levant.

Le choix de la « Vénus d'ébène » des années 1930 pour le Panthéon rappelle aussi la complexité des rapports de la France avec ses minorités à ceux qui croient pouvoir enfermer le pays dans un indépassable racisme colonial et les personnes issues de l'immigration dans le statut de victimes. Joséphine Baker, comme l'explique l'historien Pap Ndiaye, n'a jamais été dupe des stéréotypes exotiques et sexuels qu'elle véhiculait, et dont elle savait jouer. Pas plus que cette fidèle de De Gaulle, présente en 1963 aux côtés de Martin Luther King lors de la marche sur Washington contre la ségrégation raciale, mais aussi de Fidel Castro, en 1966, à La Havane, lors de la conférence tricontinentale de solidarité des peuples du tiers-monde, ne se laisse enfermer dans une idéologie.

Bienvenue, la panthéonisation de Joséphine Baker redit la puissance des idéaux que porte la France. Mais elle ne sera qu'un simple geste électoral si la cérémonie n'est pas accompagnée d'actes destinés à faire vivre concrètement une promesse républicaine trop souvent trahie par les inégalités sociales et géographiques et les discriminations. Au-delà des beaux discours, il reste à la France à retenir les leçons des engagements de la grande danseuse et à honorer son message en s'ouvrant résolument à la diversité pour donner sa chance à chacun, quelle que soit la couleur de sa peau. »

Doc. 4 : Les combats de Joséphine Baker

Laure Bretton, « Jospéhine Baker matters », *Libération*, 22-23 août 2021, p. I-IV (extraits de la p. IV)

« La lutte contre le racisme et les inégalités : voilà ce qui la fait tenir depuis qu'elle a 8 ans. Celle que sa mère trouvait trop blanche assume sa couleur au point de devenir le symbole d'une Afrique mythifiée dont elle ne vient pas. [...]

Noire aux Etats-Unis, elle est libre en France. Si, à son arrivée à Paris, Joséphine Baker n'est pas politisée, elle va vite se servir de son argent et de sa notoriété pour agir : cacher son ex-belle famille juive en Dordogne pendant la guerre, refuser de chanter dans un Paris occupé, distribuer des repas aux petits Parisiens à la gare du Nord...

Aux Etats- Unis, où le Ku Klux Klan explose, elle adhère et finance la puissante National Association for the Advancement of Colored People, la plus grande association antiraciste des Etats-Unis, fondée en 1909. Dans les années 50, elle tente un come-back en Amérique qui, toujours aux prises avec la discrimination raciale, la boude. Alors, à 57 ans, elle vit le «*plus beau jour de [s]a vie*», le 28 août 1963, lors de la marche pour les droits civiques, apogée du combat antiségrégationniste. «*Vous voir réunis aujourd'hui est un baume pour les yeux. Unis comme le poivre et le sel*», lance-t-elle devant 250 000 personnes, dont 90 % de Noirs. Plus poivre que sel. Seule femme à prendre la parole à la tribune avant le «*I have a dream*» de Martin Luther King, elle enjoint la jeunesse américaine à se «*protéger avec la plume pas avec le pistolet* ».

Juste après, sa tournée en Afrique du Sud vire au désastre : son discours anti-apartheid vide les salles. Des lettres de noblesse quasiinconnues en France, où les Noirs sont censés jouer du free-jazz ou militer dans les Black Panthers. Joséphine Baker ne fait ni l'un ni l'autre : elle ne rentre dans aucun cadre de l'antiracisme français. [...]

La guerre, la France libre, l'armée de l'air, le débarquement d'Afrique du Nord et Charles de Gaulle : c'est l'autre vie de Joséphine Baker. Française par son troisième mariage depuis 1937, elle est bien décidée à «*tout rendre*» à son pays d'adoption. Elle enquille les concerts pour soutenir les troupes dès 1939 et finance l'envoi de colis pour les soldats du front. En septembre 1939, elle rencontre Jacques Abtey, officier du 2e bureau, le service de renseignement de l'armée. C'est entendu : la «*Vénus d'ébène*» rejoint la France libre dès 1940. Elle se servira de sa célébrité et de ses tournées pour récolter des informations sur les pays et les troupes ennemies lors des cocktails donnés en son honneur dans les ambassades. Elle se balade dans tout le bassin méditerranéen, passe des renseignements entre Maroc, Portugal ou Espagne : écrits à l'encre sympathique dans ses partitions ou sur des morceaux de feuille agrafés dans son soutien-gorge [...]. Charles de Gaulle la rencontre à l'opéra d'Alger en 1943, avant qu'elle entame une tournée de soutien aux GI noirs de l'armée américaine. Elle vendra sa croix de Lorraine 300 000 francs pour la France libre lors d'enchères à Beyrouth, mais recevra quatre autres distinctions, dont la croix de guerre et la légion d'honneur pour ses actes de résistance.[...]

Au début du siècle, les troupes noires se pâlassaient le visage, imitant les Blancs : elle fera l'inverse, mimant l'image que l'Amérique raciste et la France coloniale se faisaient d'elle. «*Elle joue les cruches comiques, elle louche, elle gonfle les joues : elle se moque des spectateurs, se met à distance des personnages qu'elle incarne dans une attitude que l'on qualifierait aujourd'hui*

*de burlesque», revendique l'historien Pap Ndiaye. Aux Etats-Unis, sa *success story* l'a rendue fréquentable : elle a chanté en duo avec Ella Fitzgerald, Lupita Nyong'o la salue, Beyoncé l'a célébrée en 2006 – année du centenaire de sa naissance – lui dédiant sa chanson *Déjà vu*, habillée d'une ceinture de bananes en tissu brillant. La «*tribu arc-en-ciel* », elle, ne verrait pas d'un mauvais oeil que Rihanna décroche le rôle-titre d'un éventuel grand film sur Joséphine Baker : métissage et militantisme les réunissent. «*Toute sa vie, elle joue de son accent, elle veut rester une étrangère. Elle n'est pas d'ici, elle est d'ailleurs mais d'un ailleurs assez flou*, résume Pap Ndiaye. *Elle est trop française pour les Américains. Et peut-être trop américaine pour les Français.*»*

Doc. 5 : Une analyse : femme noire et grand homme.

Jean-François Staszak, « Joséphine Baker au Panthéon : femme noire et grand homme », *Libération*, lundi 30 août 2021, p. 20 (extraits)

« Au-delà de quelques erreurs de jeunesse (comme son admiration pour Mussolini), son profil est impeccable. Ceci dit, la Résistance ou la lutte pour les droits civiques ont eu d'autres acteurs, plus héroïques ou plus importants. [...]

Elle est consensuelle (plus que Gisèle Halimi). Il est difficile d'en penser et plus encore d'en dire du mal, et probablement politiquement risqué de s'opposer à sa célébration. Jusqu'à aujourd'hui, personne ne s'y est essayé. Mais peut-on en dire assez de bien pour justifier sa panthéonisation ? Sans doute, cet honneur est dû à qui elle était au moins autant qu'à ce qu'elle a fait. Elle entre au Panthéon pour la même raison qu'elle est montée sur la scène du théâtre des Champs-Élysées en 1925 lors de la Revue nègre : parce qu'elle est une femme noire. Et c'est très bien ainsi. [...]

Elle n'est pas devenue une star malgré son genre et la couleur de sa peau mais en raison de ceux-ci : c'est bien la «*Vénus noire*» que l'industrie du spectacle, et plus généralement la société française des années 20-30, fait triompher. Les mêmes stéréotypes racistes qui alimentent dans la rue les violences matérielles et symboliques à l'encontre des personnes de couleur suscitent sur scène la fascination pour l'artiste. [...]

De la même façon, c'est parce que si peu de femmes et de personnes racisées se sont vu ouvrir les portes du Panthéon qu'il importe aujourd'hui d'y faire entrer Joséphine Baker. Elle le mérite d'autant plus que pendant trop longtemps il n'en a pas été question. C'est bien sûr un coup politique, mais comment l'écriture du récit national pourrait-elle procéder d'autre chose ? On se rachète à peu de frais d'un passé qui ne passe pas, diront les esprits chagrins. Mais il y a là un message, si ce n'est une promesse. Son entrée au Panthéon manifeste et signifie la même chose que son triomphe sur scène : une femme noire peut être un grand homme. »

Doc. 6 : Joséphine Baker *versus* Gisèle Halimi ?

Olivier Faye, « Macron annonce un hommage à Gisèle Halimi », *Le Monde*, mercredi 25 août 2021, p. 9 (extraits)

« Le chef de l'Etat rendra un hommage début 2022 aux Invalides à l'avocate et militante des droits des femmes. [...] « Il n'y a pas, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de concurrence mémorielle », affirme un conseiller d'Emmanuel Macron, jugeant « inepte » d'opposer Joséphine Baker et Gisèle Halimi.

Si la décision de promouvoir la résistante franco-américaine a été unanimement saluée, ce choix est aussi perçu par certains comme une manière de renoncer à rendre un hommage comparable à Gisèle Halimi. L'entrée au Panthéon de celle qui défendit des membres du Front de libération nationale (FLN) algérien figurait en effet parmi les préconisations du rapport remis en janvier à Emmanuel Macron par l'historien Benjamin Stora, en vue de « réconcilier les mémoires » entre la France et l'Algérie. Une pétition, lancée à l'initiative de militantes féministes et signée par plus de 35 000 personnes, circule pour réclamer une telle mesure.

« Je suis très heureux que Joséphine Baker soit accueillie au Panthéon, mais je ne suis pas dupe de ce choix par ricochet qui permet de ne pas y faire entrer Gisèle Halimi, dénonce le député du Val-d'Oise (ex-La République en marche) Aurélien Taché. Nous sommes dans le grand classique macronien : on accueille une femme noire à l'engagement et au parcours remarquables pour cacher le fait qu'on refuse celle qui a été dans le combat anticolonial. Dans l'entourage d'Emmanuel Macron, certains ont peur de fâcher les harkis. »

Le chef de l'Etat doit présider, le 25 septembre, la journée nationale d'hommage à ces combattants algériens qui se sont tenus aux côtés de la France lors de la guerre d'indépendance (1954-1962). A huit mois de l'élection présidentielle de 2022, le travail de mémoire mené sur ce dossier est à haut risque. A commencer par celui de se retrouver otage de considérations politiques. [...]

« Il aurait été bon que Joséphine Baker et Gisèle Halimi soient accueillies en même temps au Panthéon, juge néanmoins l'avocat Jean-Pierre Mignard, ancien compagnon de route d'Emmanuel Macron. François Hollande l'avait fait, en 2015, en présidant la cérémonie d'entrée de quatre personnes à la fois. Peut-être que la crainte de la polémique a freiné l'exécutif, mais le consensus n'est pas inscrit dans l'histoire des personnes qu'on transfère au Panthéon. Ce sont des personnalités de combat. » Désormais, M. Mignard suggère de constituer un comité de soutien à l'entrée de Gisèle Halimi au Panthéon. « Si sa famille l'accepte », précise-t-il. Or ce point est présenté comme crucial dans la décision prise par Emmanuel Macron de se contenter d'une cérémonie aux Invalides.

Selon l'Elysée, c'est tout simplement un « choix de la famille » de l'ancienne avocate. « Ils ont toujours demandé d'abord un hommage national aux Invalides », assure un conseiller du chef de l'Etat. « Je ne voulais pas lâcher la proie pour l'ombre : j'avais obtenu l'engagement d'un hommage national pour ma mère, je n'allais pas me précipiter dans un autre combat qui pût faire croire que je me désintéressais du premier », explique Jean-Yves Halimi, qui ne renonce pas pour autant à voir sa mère entrer un jour au Panthéon. Mais le processus en la matière est long, lui a-t-on fait comprendre. »

Doc. 7 : Sur les stéréotypes de la « femme noire »

Hassina Mechaï, « Pap Ndiaye sur l'expo « Le Modèle noir » : « Je suis et reste frappé par la dignité des personnes » », Le Point, 15 juillet 2019 (extrait). Consultable sur

https://www.lepoint.fr/afrique/pap-ndiaye-sur-l-expo-le-modele-noir-je-suis-et-reste-frappe-par-la-dignite-des-personnes-15-07-2019-2324649_3826.php (consulté le 1/10/2021). Extrait.

« Autre figure de l'exposition, Joséphine Baker. Un petit film la montre dansant et grimaçant. Pourquoi elle qui a pu accompagner Martin Luther King s'est-elle pliée aux stéréotypes exotiques ?*

Pap Ndiaye : Joséphine Baker a eu une vraie intelligence politique. Elle ne s'enlaidit pas même si elle louche, fait des grimaces, gonfle les joues. Ce faisant, elle met à distance les stéréotypes. Elle s'éloigne de ce qu'elle fait au fond. Elle fait surtout le pitre avec les seins nus et les plumes d'autruche dans un décor de carton-pâte, les palmiers aussi et parfois un pagne de bananes. Mais ce qui fait qu'elle sort du stéréotype est qu'elle accentue le cliché et se fiche du spectateur. Elle renvoie aux spectateurs quelque chose de la caricature et s'en éloigne alors. Elle le fait, mais n'y croit pas. Elle se moque gentiment de ceux qui la regardent. La suite a confirmé son intelligence politique. Elle arrive en 1925 à Paris, elle remplace une chanteuse des Folies Bergère. Cette Américaine s'est bien coulée dans les stéréotypes français de la femme noire. Elle n'est pas sexuelle, elle fait le pitre. Dans les troupes américaines, il y avait toujours une danseuse qui était décalée. C'est une forme de new burlesque avant l'heure, où, par exemple, on peut voir des spectacles de strip-tease féministe. Le new burlesque transforme le spectacle avec ce retournement politique. »

* « Le Modèle noir, de Géricault à Matisse », jusqu'au 21 juillet au musée d'Orsay, sera présenté dès septembre au Mémorial ACTe à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe.

Doc. 8 : Sur les stéréotypes de la « femme noire »

Myriam Cottias, Madeleine Dobie, « Joséphine Baker et Mayotte Capécia : race et genre dans deux biographies transcoloniales », in Claire Joubert, *Le postcolonial comparé*, Presses Universitaires de Vincennes, 2014, p. 243-262 (extraits)

Page 253 : « Baker est la synthèse et aussi la transcendance de plusieurs identités coloniales. Dans ses *Mémoires*, elle fait d'ailleurs le lien entre jouer au cinéma et la performance d'une identité raciale ou coloniale. « J'ai appris au cinéma ce que c'est qu'un nègre », écrit-elle, « un tableau noir pour inscrire les répliques 19. » Pour elle, être « noire » n'est donc pas une identité fixe, mais un ensemble de jeux de rôle auxquels elle se prête tout en insistant sur la manière dont elle les gère : « Ni danseuse, ni comédienne, pas même noire : Joséphine Baker, Voilà ! Je fais tourner mon épaule comme une roue de machine dans la chair. Je joue aux billes avec mes yeux. J'allonge mes lèvres quand ça me plaît. Je cours à quatre pattes quand cela me plaît [...] je vous raconte ce que je suis avec mes mains, mes bras¹... » Baker est consciente du fait que l'on projette sur elle une identité noire archétypale. Elle hésite pourtant à s'en démarquer, ne voulant pas donner l'impression qu'elle cherche à se « blanchir » : « on a voulu me faire passer pour plus noire que je ne suis, mais je ne tiens, ni à me blanchir, ni à me noircir² », écrit-elle. Elle reconnaît ainsi être prise en tenailles entre, d'un côté, la nécessité de se conformer à une image stéréotypée imposée et, de l'autre, refuser cette image sans pour autant trahir l'identité noire. »

Page 261 : « Capécia et Baker peuvent être rapprochées à plusieurs égards. Les écrits de Capécia se situaient dans un courant de représentations où figuraient belles créoles et mulâtresses tragiques [...]. Baker, de son côté, symbolisa la sexualité sauvage et la liberté attribuée à la primitive africaine. Elles ont toutes deux incarné des stéréotypes qu'elles ont cherché à manipuler à leurs propres fins à des degrés différents. Elles ont toutes deux quitté un milieu d'origine structuré autour des hiérarchies de race et de classe, pour s'établir en France où elles sont devenues des figures exotiques d'un ailleurs lointain. Leur succès dépendait donc de leur parcours transcolonial – d'une migration provoquée par

¹ Joséphine Baker, *Les Mémoires de Joséphine Baker recueillis par Marcel Sauvage*, Paris, Dilecta, 1949, p. 105

²Idem.

des contraintes diverses, sociales et économiques, et liées, entre autres, à la race et au genre. »
